

## Hadès et le Psychanalyste<sup>1</sup>

*Pour une anamnèse de l'homme d'Occident*

« Tu ne trouverais pas de frontières à l'âme, non pas même en voyageant sur toutes les routes, tant elle a un Logos profond. »

Héraclite, fr. 45.

QUAND ON VEUT ÉCLAIRER analytiquement les faits d'histoire de civilisation, il y a deux erreurs à éviter : la première, d'isoler un symbole parce que les symboles ne prennent de valeur différenciable que dans un système et dans un équilibre ; la seconde, d'isoler une couche de culture, parce que les couches de culture sont toujours en train de s'enfoncer et de se recouvrir de nouveaux dépôts. La bonne manière de procéder stratifie les couches de culture : c'est celle que Freud a employée dans *Moïse et le monothéisme*. Seulement c'est une méthode difficile à pratiquer ; et même dans *Moïse et le monothéisme*, Freud était parfaitement conscient de « danser sur les pointes », c'est-à-dire d'interpréter sur une base fragile.

Or il existe une bonne méthode philologique qui consiste à suivre l'évolution des valeurs sémantiques des mots ; sans même pousser jusqu'à l'étymologie radicale, qui souvent se dérobe ou demeure incertaine. Rien qu'avec des témoins certains on réussit à remettre au jour la vraie valeur ancienne de mots sensibles et on étudie leurs mutations, jusqu'à retrouver une valeur qui paraisse au moderne toute simple et naturelle. Pour le faire, il faut précisément oublier les valeurs qui paraissent au moderne toutes simples et naturelles, lire les mots connus comme si on déchiffrait des hiéroglyphes : on obtient pour récompense une redécouverte émouvante de textes vénérables. On obtient de redécouvrir

---

1. *La Psychanalyse*, vol. 2, 1956.

un homme plus profond ! C'est là la méthode probe, à pratiquer longtemps avant que d'analyser des couches de culture. Beaucoup de bonne besogne a été faite ; mais il manque des synthèses et principalement des synthèses analytiquement éclairées.

On commence à savoir éclairer l'apparition du vocabulaire de la sagesse grecque et la naissance de l'abstraction. L'apparition d'un discours de sagesse avec son registre propre est solidaire d'une modification de la structure de l'homme : non pas seulement une modification de l'anthropologie, bien qu'il y en ait en effet une, mais une modification de l'*anthropos*. Cette modification est sous-jacente à l'homme de la couche classique de culture, donc finalement à l'homme occidental. En éclairant l'apparition du discours de sagesse, avec son registre propre, sur la base des mutations sémantiques, on fait déjà un morceau de l'anamnèse de l'homme occidental.

Que l'on distingue tout de suite, quoique sommairement, *trois registres* : tous les trois sont symboliques, quoique le premier confine à l'imaginaire : 1° Le registre des *théogonies* ou le registre des *noms divins* ; 2° Le registre des *cosmogonies* ou le registre des *noms de puissances* ; 3° Le registre des prétendues « physiques », c'est-à-dire du *Logos de la Physis* : un récitatif concernant le « fond des choses ». Les Grecs étaient si bien conscients de posséder plusieurs registres, qu'ils opéraient délibérément des traductions de l'un dans l'autre : au besoin des traductions de la légende en discours sobre, par le biais du *jeu des mots* ; le jeu des mots passe pour un mode de la vaticination. Au lieu de traduire, on peut se contenter de juxtaposer des récitatifs écrits en registres différents. Hésiode travaillait déjà ainsi, et le procédé a été employé jusqu'à la fin du paganisme.

Les trois registres correspondent à *trois âges*, mais aussi à des *milieux*. Il y a eu en Grèce des milieux de « théologiens » conservateurs qui n'ont jamais su renoncer aux noms sacrés de leurs théogonies. Ils se sont livrés à la besogne déconcertante de traduire leurs généalogies divines en physique et en métaphysique, grâce au jeu de mots ; et à la besogne encore plus déconcertante de retraduire en théogonies les métaphysiques de basse époque. Cela donne les productions fantastiques de l'hermétisme et de la Gnose. Il faut les envisager comme la rechute aux niveaux voisins de l'imaginaire d'un discours extraordinairement raffiné. Non seulement elles ne manquent pas de beauté, mais même il n'est pas exclu qu'elles aient été visualisées : les productions pictorales des cures jungiennes y ressemblent finalement beaucoup ! Rien qu'une première réaction discerne quand la spéculation dans le registre des noms divins est de son âge ou quand elle est régressive. Hésiode ne produit pas le même effet qu'une théogonie orphique de basse époque. La coupure date du *moment de maturation où le discours de sagesse a été élaboré* : de l'invention de la

langue philosophique, si l'on veut. Il faut donc qu'il y ait eu, dans les âges qui ont immédiatement précédé, une *mutation de l'homme*, solidaire de l'*invention d'un type nouveau de discours*. C'est là qu'il faut pousser le scalpel. Cet âge est celui d'Héraclite, de Pindare et d'Eschyle. Il y a quelque charme à les relire en pesant tous leurs mots !

Ce travail-ci est de l'échantillonnage, présenté non pas à fin de démonstration, mais simplement pour obtenir une réaction des analystes. Qu'on excuse donc l'épargne des références. Le point choisi est si sensible qu'il faut le toucher avec précaution : le terrain de la philologie étant le plus miné de complexes qui soit ! En touchant la doctrine du *Logos*, on touche tous les nœuds théologico-politiques de l'Occident. Le *Logos* grec a-t-il quelque chose ou n'a-t-il rien à faire avec le *Logos* judéo-chrétien ? Saint Paul et saint Jean ont-ils pensé en grec et en hébreu ? La langue grecque qu'ils ont maniée, bien que langue dite « commune », ne charriait-elle pas déjà une autre tradition ?

On part non pas d'un mot, mais d'un *groupe verbal*. Les spécialistes appelleraient cela un schéma de pensée gnomique : c'est-à-dire une structure dans laquelle on écrit des sentences à la manière des sentences de sept sages ou bien des strophes de poésie à la manière de Solon ou de Pindare. C'est d'une simplicité enfantine ! On peut stratifier l'évolution du schéma : cela permet de distinguer entre les registres de « couches fines », par la méthode la plus probe qui soit possible.

**1<sup>er</sup> stade.** – Schéma biparti : *les Dits et les Œuvres*. Le *Dire* et le *Faire* (λόγος-μῦθος-ἔπεα, ἔργα ; λέγειν-ποιεῖν). Le schéma joue dans plusieurs domaines de culture : dans le rituel, il y a le *récitatif* et le jeu (λόγος-δράμα). Dans le social, il y a des hommes qui brillent par la *parole au conseil*, il y a des hommes qui brillent par les *exploits* à la *guerre* ou dans les jeux athlétiques. Anthropologiquement, l'homme se montre avec ce qui sort de *sa bouche* et ce qui sort *par ses membres*.

Dès la haute époque la division se propose comme une opposition et ouvre une problématique de valeur. Il va sans dire que dans l'épopée, l'homme qui brille par la vigueur de son bras ou la rapidité de ses pieds, comme Achille, l'emporte sur l'homme qui brille surtout par le bon conseil, comme Ulysse et Nestor. Mais la corporation des gens qui travaillaient dans le registre de la parole avaient là-dessus des idées faites ou des idées neuves à eux sur leur mission éminente. Toute l'œuvre de Pindare a pour intention de sauver l'exploit : de lui-même l'exploit n'a pas de consistance ; il tombe à la nuit, il tombe à rien, à moins que *le chant ne l'achève*. Ce n'est donc point la *chose faite* qui confirme la *chose dite* ; c'est au contraire le beau chant qui accomplit *l'acte*. En allant plus loin on découvrirait la problématique du *serment* :

au serment qui lie *par le sang* (ὄρκος), on a préféré la promesse qui lie *par la parole*. Le premier relève de puissances obscures. L'autre relève de la Justice (δική), fille de Zeus. On dirait que la Parole a hérité en la sublimant de la puissance du Sang.

**2<sup>e</sup> stade.** – Le schéma *biparti* devient un schéma *triparti* par l'introduction d'un terme nouveau. Le terme nouveau se sépare d'abord mal du premier ; il prend progressivement le pas dessus : c'est le *Sens* de la *parole*. L'expression archaïque qui le nomme à part dit : *la tête du discours* (ἡ κορυφή τοῦ λόγου). La « tête » signifie « le plus précieux ». Ou encore elle signifie, selon une conception très archaïque, un réservoir de germes à partir duquel le discours se reconstituerait. Que l'on décompose donc avec prudence le schéma ainsi :

*Tête ou Sens. Discours. Œuvre.* La distinction est encore si mal faite que le même mot désigne encore le sens et le discours. Par exemple dans le vocabulaire héraclitéen, le *Logos* est tantôt un *discours avec un sens*, tantôt *le sens du discours*, ou la sagesse de l'enseignement. Le vocabulaire différencie alors la valeur des mots : *logos* demeure le plus précieux ; le moins précieux, ce sont les mots (ἔπεα).

**3<sup>e</sup> stade.** – L'appui est mis sur *rien que le sens* : le plus précieux du discours. Cela a pour effet de changer l'équilibre du schéma. *Rien que le sens* domine, en couronnant des *dits* et des *œuvres*, mis à peu près ou tout à fait sur le même rang (ἔπεα-ἔργα). La mutation est visible chez Pindare et chez Héraclite. Il faut alors décomposer le schéma ainsi : au premier rang le *Sens*, au second rang *Dits* et *Œuvres*. Par exemple : il y a des hommes qui *parlent et œuvrent* comme des endormis, c'est-à-dire *sans aucun sens*. Il y a au contraire des hommes qui *parlent et œuvrent* comme des éveillés, c'est-à-dire avec *le Sens* ou avec *l'Esprit* (Héraclite). Sur une ligne voisine d'évolution, le schéma se complique davantage en ajoutant encore un autre terme avant *le Sens*. Mais il laisse tomber les œuvres. On obtient : *Être-Penser-Dire*. Ou plus exactement il n'y a pas d'autre *Faire* qu'un *Dire plein du Sens de l'Être*.

**4<sup>e</sup> stade.** – Finalement, ou sur une autre ligne d'évolution, l'appui mis sur *le seul sens* se joint à la vieille sagesse pratique qui valorisait l'efficacité du combattant contre les discours du beau parleur. Le terme du *Dire* pâlit et disparaît entre un *Penser* et un *Faire*. Cette évolution est visible entre Héraclite et Démocrite. Le schéma *redevient un schéma biparti*. On a d'abord : *Sens*, rien que mots, *Acte*, dans une hiérarchie qui dévalorise *rien que mots* et valorise *le sens pur* et *l'acte*. On a finalement : *Sens et Acte*.

Cette évolution est presque une révolution. L'homme ne sait plus ce que c'est que véritablement *parler*. L'homme ne sait plus qu'il est *un Dire plein du Sens de l'Être*. Cela n'implique pas fatalement qu'il ait perdu, comme l'interprète M. Heidegger, le sens de l'être. Ce qu'il a perdu, dans la mutation de sa sensibilité, c'est le sens de la *sacralité de la parole*. Il a perdu le sens du *chant efficace*. Le discours se trouve libéré pour toutes sortes d'opérations dialectiques et déchaîné pour le bavardage. L'expression *rien que dire, rien que des mots* devient péjorative pour désigner l'inconsistance des propos vains. Auparavant *rien que le nom* était une expression tout à fait solennelle, et presque la façon de désigner le plus pur de l'esprit. Le *Mythos* qui était auparavant un équivalent du *Logos* devient péjoratif pour désigner le fantastique et le mensonger. L'homme se constitue autrement, avec une éthique de l'intériorité et de l'efficacité.

Cette histoire ne serait que de la curiosité philologique s'il n'y avait pas dès l'origine une structure de l'homme en question. Mais la structure de l'homme est bien en question. Pour le comprendre, il faut remonter à l'homme de la couche homérique de culture. Avec la méthode sémantique, beaucoup de bon travail a été fait, malheureusement dispersé dans des revues spécialisées ou dans des thèses, et par conséquent hors la portée du public médical.

*L'homme homérique.* – L'homme est *à la surface* : cela ne veut pas dire qu'il soit superficiel. Son fond propre, l'intérieur de son corps a une certaine épaisseur. Et surtout son fond propre confine à l'épaisseur divine du monde ! La profondeur de l'homme c'est *du divin* (τὸ θεῖον). L'intérieur même de son corps semble être vaguement ressenti comme du divin. Le même mot qui désigne un organe plus ou moins facilement identifiable, ce qui sort du corps quand on l'a percé avec la lance en visant au-dessus du nombril, *phrénas* (φρένας), ce mot peut servir à désigner un organe de perception divine, un organe de divination et même le dieu. Comme par exemple le cœur en bon français, en dépit du dualisme et du matérialisme, n'a jamais cessé de désigner à la fois un organe, l'organe de l'aperception émotive et religieuse et, finalement, le Sacré Cœur ! Ce fait serait-il à mettre en relation avec le fait que l'enfant transforme si facilement ses fantaisies concernant tout ce qui sort du corps, y compris le bébé, en fantaisies cosmogoniques éblouissantes, et passe de « ce qui sort du corps » à « ce qui tombe du ciel » ? De toute façon c'est un lieu inaccessible. Tout ce qui sort du corps de l'homme, que ce soit un conseil par sa bouche ou un exploit par ses mains, quand cela frappe par un caractère soudain, surprenant ou éminent, c'est *du divin*.

Il y a une parenté entre l'homme et la chose au monde. L'homme ne se tient pas comme un étranger devant le monde. Il ne se constitue pas encore

par analogie comme un petit cosmos sur le modèle du grand. Et ce n'est pas non plus tout à fait exactement « l'homme-au-monde » cher aux anthropologies existentielles. Le même divin sort au jour à travers l'homme, ou la chose, ou la bête. Dans toute comparaison homérique il existe un troisième terme : une chose divine se montre sous les deux termes et crée la raison profonde de leur association. Pour le moderne les deux phénomènes, pour l'ancien les deux épiphanies ont le même impact sur la sensibilité profonde. Par exemple un combat à la course entre Achille et le fleuve Simois se transforme en un combat entre l'inondation et l'incendie : Achille est comme un incendie dans le maquis. Telle est, la puissance du Feu !

L'homme n'est pas fait *avec une âme et avec un corps*. Il est une *collectivité de membres*, fort capables de marcher chacun selon son inspiration. Cela ne s'entend tout à fait bien que si on travaille avec le secours de la doctrine empédocléenne. Empédocle travaillait avec un vocabulaire de tradition, juxtaposant ce que charriait le vocabulaire avec des intuitions neuves. C'est sans doute pourquoi on tombe sur la doctrine empédocléenne rien qu'en faisant, avec le secours des mots, la phénoménologie de l'homme archaïque. Le mot *sôma* désigne à l'origine non pas le corps mais le cadavre ; le mot *psyché* désigne quelque chose qui sort du cadavre : il ne se dit jamais que des morts ! Le dualisme sômato-psychique a une odeur de cadavre. L'homme en vie ne dit pas « ma main », « mon pied », « ma tête » ou « mon cœur » ; il dit : « la main chérie », « le pied chéri », « la tête chérie » ou « le cœur chéri ». L'ensemble fait « membres chéris » (φιλα γυῖα). La Chose divine donnée dans le *rassemblement des membres chéris*, il suffit de lui donner un nom : c'est *Philotès* (φιλότης), le nom de l'amour en langue empédocléenne. La pensée (φρόνημα) est d'ailleurs partout, bien qu'elle tende à se condenser davantage dans la région autour du cœur (φρήν). L'Amour est donc bien la force qui rassemble les membres chéris. Elle joue à l'insu de l'homme, bien avant que ne soit rassemblé un vivant « à l'acmé de la vie ». Au besoin elle rassemble des bras, des sexes et des yeux, en des mélanges d'une fantaisie toute picassesque ! La même force assemble les sexes et joue dans toutes sortes de pensées d'aimance ; finalement elle déborde bien au-delà des frontières d'un vivant. « Se souiller avec le sang de membres chéris » est une expression pour dire non pas le suicide mais le meurtre de parents, ou peut-être le suicide et le meurtre de parents. Voici bien une humanité qui réalisait autrement que la moderne l'être-une-seule-chair ! La doctrine d'Empédocle ne fait que refléter cette structure de l'homme, en y ajoutant la conception grandiose d'un *rassemblement étendu* à tous les membres, ou aux membres de tout, solidaire d'une *mémoire* qui illuminerait « tous les temps de vie de tous les êtres ». Elle a extrapolé la structure de l'homme archaïque. Ce que le moderne appelle *un moi* se trouve tout à fait écrasé, entre des mariages

de membres et le grand Rassemblement. Ce n'est que formation transitoire ; mais elle peut devenir un noyau pour le grand rassemblement d'une Sphère divine à constitution polynucléaire.

Empédocle a aussi senti et su faire sentir la menace d'un *éclatement des membres*, solidaire d'une dispersion des souvenirs. Il l'a désignée avec une expression promise à un avenir religieux : *la rébellion dans les membres*. L'expression ne désigne pas seulement les impulsions anarchiques du sexe, mais aussi bien celles du pied, de la main et surtout de la langue ! L'inspiration d'un dieu peut très bien sortir isolément par le pied, la main, la langue ou au contraire saisir le cœur ! Pourtant il ne paraît pas que l'homme homérique ait senti cela comme épouvantable. Il l'aurait senti au contraire comme merveilleux. Entre Homère et Empédocle il semble qu'une évolution se soit produite : l'homme sent ce qui se passe isolément dans ses membres comme un fait de dangereuse rébellion. L'homme a commencé de *se défendre* contre des inspirations partielles, qu'il a commencé de ressentir comme une force de décomposition, et démonique dans un sens devenu voisin de notre diabolique. L'homme homérique ne se défendait pas ; il se laissait traverser. L'homme se constituerait-il en effet autour d'une *défense* ? Cependant l'inspiration de Philotès, celle qui saisit le cœur, est une force divine qui traverse l'homme ; contre Elle l'homme aurait tort de se défendre. L'homme se constitue dans le combat entre la force de *rassemblement* et la force de *dispersion*, et dans un grand travail de rassemblement.

La bouche et la langue constituent un pôle d'attraction, plutôt que le sexe, ou par transfert de l'attraction du sexe. Tout ce qui sort par la bouche vient du mystérieux intérieur, confinant avec le divin. Ce qui vient du fond du dieu passe par la bouche. L'existence d'une forte charge émotive posée sur la bouche et la parole est accusée par l'existence d'un véritable péché originel de la parole : « avoir parlé plus qu'il n'est divinement permis de le faire » ; c'est une faute aussi maléfique que « s'être souillé avec le sang des membres chéris » et « avoir violé le serment ».

Il est moins difficile de faire la phénoménologie de l'homme archaïque que de conduire son évolution jusqu'à un homme égal à nous-mêmes. Il faut ici serrer de près l'histoire du schéma. Puisque l'évolution du schéma est au fond la découverte d'un Sens de la Parole et l'expulsion subséquente de la parole qui n'est que mots, le mieux sera de centrer l'analyse sur une notion remarquable dite : *le Logos de l'Homme* (ὁ λόγος τοῦ ἀνθρώπου).

Le *Logos de l'homme* se définit le mieux par opposition avec deux autres expressions : le *Logos des dieux* et l'*Idole de l'homme*. Le *Logos des dieux* est le mode traditionnel du *Logos sacré* (ἱερός λόγος). Le *Logos de l'homme* est au contraire une nouveauté. L'exaltation de cette nouveauté prouve que l'homme apprend à se penser *dans le combat de l'homme et du dieu*. Cette note

d'agressivité contre le dieu n'implique pas la pensée d'un humanisme athée. « D'un côté, rien, de l'autre, le ciel d'airain des dieux » (Pindare). Mais elle existe. La relation de l'homme et du dieu prend dans la tradition grecque un caractère facilement agonistique. Ce n'est nullement de l'irréligion. C'est une démarche quasi *structurelle* de l'homme occidental. C'est l'homme en fonction de défense, sinon l'homme révolté d'Albert Camus. Il faut que l'homme conquière son propre fond en le limitant contre un fond divin.

*L'idole de l'homme* est la petite image qui se forme dans la pupille quand on se regarde dans les yeux de l'autre (εἶδωλον). C'est bien là le premier des miroirs et le plus beau de tous, ce que l'homme du peuple parisien appelle des « mirettes ». La petite idole de la femme dans les yeux de l'homme se loge là : de là, comme dit Eschyle, elle « enfonce des racines à l'intérieur qui mordent sur le cœur ». Elle est animée d'une force à sa façon divine, en tout cas démonique, contre laquelle l'homme est obligé de développer une « pudeur », et même une « peur ». L'homme se défend contre cette force en la niant violemment : c'est un *rien*, c'est une *duperie*, une *vengeance* marche sous cette *apparence*. Duperie se dit Apatè (ἀπάτη) ; vengeance divine se dit Atè (ἄτη) ; le nom de l'Atè se trouve dans le nom de l'Apatè. Hésiode rassemble dans une triade démonique, la Némésis, la Philotès et l'Apatè : la Vengeance divine, la Passion et la Tromperie de Femme.

Il faut avoir recours à Eschyle pour comprendre ces choses (*Agamemnon* 680-780). Hélène est comparée à la surface de la mer par un jour de beau temps : sous l'apparence lumineuse, des gouffres se cachent. On oppose alors au masque de la duperie *le nom*, ou plus exactement, *l'oracle contenu dans le nom*. Hélène est « celle qui a enlevé ». J'enlève se dit αἶρέω, à l'aoriste εἶλον (*haireô, heilon*). Hélène a enlevé... au mari la jouissance de la femme et la vie à tous les guerriers. Ici joue l'inversion de l'actif au passif : Hélène *enlève* et Hélène *est enlevée*. Mais il y en a une Autre qui *est enlevée* et qui *enlève* : c'est Perséphone, c'est la Mort. Hélène et Perséphone au fond c'est la même ! Ainsi le thème de la mort qui enlève se trouve masqué sous le mythe du rapt de la femme. Les jeux de mots de la tradition grecque, quand ils sont authentiquement archaïques et authentiquement des calembours du préconscient, jouent ordinairement sur la double face de la vie et de la mort. Mais ce qui importe ici, ce n'est pas ce jeu de mots en particulier, si significatif qu'il soit, c'est le fait que *l'oracle du nom* est opposable à *la tromperie de l'image*. Le Logos de l'homme, c'est d'abord *l'oracle de son nom*. La vérité de la parole remplace la duperie de l'image.

Un oracle prononcé pour la naissance de l'enfant tient lieu de l'oracle du nom. Mais on sait que les oracles sont communément obscurs et à double sens. Il faut un bon interprète pour les lire. Ou il faut toute une histoire pour en



découvrir le sens. L'histoire se vit dans la douleur. Par la grâce d'une pédagogie divine un peu violente, les dieux plantent la sagesse dans le cœur de l'homme. Sans l'histoire vécue, on n'aurait jamais compris l'oracle. Sans l'oracle, on n'aurait jamais lu significativement l'histoire. Le sens éclate à la rencontre de l'oracle et de l'événement. Le Logos de l'homme signifie donc tout simplement *son histoire et sa légende*. C'est tout ce qu'on raconte de lui et qui compose une belle histoire. Et c'est finalement *la leçon* de cette histoire, telle qu'un poète bon chanteur la forme, ou telle qu'un sage la formule. On dit aussi son κλέος.

En remplaçant l'*idole* par un *discours véridique*, l'homme grec s'est en quelque façon libéré de son propre reflet dans un miroir : dans le miroir des yeux de l'autre et dans le miroir des yeux de l'autre sexe. Mais ce *discours de l'homme* est exactement prononcé par qui ? Il n'est pas question d'un discours *de moi sur moi-même*. L'homme n'est pas encore fondé *en soi* ni *pour soi*. Les expressions pour le dire ne sont pas formées, et quand elles se formeront, elles seront appliquées d'abord à l'Être. Est-ce un *discours de l'autre* ? Est-ce un *discours de la foule* ? Cela ferait l'homme dépendant du « On raconte ». Le Logos de l'homme, pris au sens de tout ce qu'on raconte de lui, et qui compose une belle histoire avec une leçon de sagesse, n'a pas du tout la valeur péjorative du « qu'en-dira-t-on ». Pour être tout à fait fidèle à l'antiquité, il ne faudrait situer le discours de l'homme ni dans la bouche de ce que les modernes appellent « l'Autre », ni dans la bouche de ce que les modernes appellent « On ». Ni dans sa propre bouche. Que reste-il ? Le porteur du discours de l'homme, c'est le *Chanteur*.

Le Chanteur est une institution. Le chanteur se sait une mission. Il conserve les discours des dieux et il fonde un discours de l'homme. Dans cet univers de culture, l'homme éclate avec son exploit ; mais l'exploit ne prend sa consistance qu'avec le chant. Autrement ce n'est rien. Ainsi l'homme ne se saisit pas encore lui-même en lui-même. Il ne se saisit déjà plus dans le miroir des yeux de l'autre. Il ne se saisit même pas projeté dans son exploit. Il se saisit exactement dans le *Chant de son Nom*. Le chanteur fait la rumeur autour du nom (κλέος). Il fait aussi la mauvaise rumeur, le μῶμος : Mōmos, qui est un frère de la Mort !

Cela est si vrai qu'il s'est créé une problématique, à sa façon aussi lancinante qu'une problématique de salut. Ce n'est pas exactement la problématique du mensonge ; c'est pire ! La problématique des faussaires de la gloire. Il y a de grands exemples : on a volé à Ajax son arc et son exploit ; heureusement de bons chanteurs sont venus ; ils ont rétabli les choses en faisant à Ajax un nom et une légende ; Ajax est justement devenu le héros dont on a volé l'arc et l'exploit. Quant aux « fabricants et aux témoins du mensonge », tous ceux qui frustreront le héros de son chant, ou tous ceux qui fabriquent des réputations

usurpées, il n'y a pas assez d'indignation contre eux. Ils sont responsables pour une sorte de falsification des noms dans le livre de vie ! Cependant ils existent, et cela pose un problème. Les Grecs de cet âge l'ont débattu avec un naïf et grand travail de création religieuse : ils ont inventé un *Cœur* ou une *Mémoire* qui *enregistre tout* (φρῆν δελτογράφος). Il porte le nom divin de Chronos ou le nom divin de l'Hadès : chez Pindare le nom divin de Chronos, chez Eschyle le nom divin de l'Hadès.

Cette invention s'est faite naturellement par le biais du jeu de mots. Les jeux de mots sur le nom de l'Hadès sont célèbres. Il est αἰδής = *Invisible* ; αἰδοῖος = le *Pudique* et le *Vénéral* ; sur le verbe εἶδεναι = savoir, le *Tout-Sachant* ; et sur le verbe ᾄδειν = chanter, le *Chantant*. Hadès est le chanteur invisible et véridique : grâce à lui l'angoisse humaine se défend contre un danger d'être *privée de Chant*. Il y a un délire de l'image volée. Il doit y avoir un délire du *nom volé*. Ce doit même être un délire un peu plus grave. Il doit y avoir une imagerie fantasmagorique du Livre aux noms falsifiés. Cela se laisse inférer du fait que l'imagination humaine a créé une représentation religieuse pour se défendre là contre. Et ce fut une fameuse invention religieuse sur le chemin de la construction de l'homme.

Le dernier sens pour le *Logos de l'homme* est la *leçon* de sa sagesse : soit le sens de son histoire telle que le Chanteur la conte ou la leçon qu'il enseigne, à condition qu'il soit un maître qui possède la mémoire et le sens d'un très grand nombre d'histoires. Finalement Héraclite a fabriqué la notion d'un *Logos de la psyché* de l'Homme. Il est si profond qu'on ne parviendrait jamais au bout, même en voyageant dans toutes les directions !

Le Logos de l'Homme a suivi toutes les péripéties du Logos. Au premier stade : schéma biparti en *Dits* et *Œuvres*. L'homme est sans profondeur à lui propre, tout juste l'épaisseur de son corps, avec un mystérieux intérieur qui confine au divin. La profondeur de l'homme, c'est la profondeur divine du monde. Le divin sort en bons *conseils par sa bouche* ou en grands *exploits par ses membres*. Pour se saisir, l'homme possède son idole dans les yeux des autres et sa gloire dans la bouche du chanteur.

Au second stade : schéma triparti en *Sens*, *Dits* et *Œuvres*. Au fur et à mesure que croît le Sens, croît avec lui la profondeur à l'homme propre. L'homme conquiert son propre fond. Il le conquiert dans un débat contre le dieu. Non seulement on parle d'un Logos de l'homme, mais encore on distingue bien « le Logos, celui qui vient de l'intérieur » (ὁ λόγος ὁ ἐκ φρέσι). Le Logos, celui qui vient de l'intérieur, s'oppose à la parole sans consistance, celle qui vole de bouche en bouche sans jeter de racines. Et il s'oppose à la parole faite pour masquer le cœur au lieu de le dire. En découvrant sa propre profondeur,

l'homme a découvert la possibilité du mensonge, ou en découvrant la possibilité du mensonge, l'homme a découvert sa propre profondeur.

Eschyle trouve encore une belle expression pour dire : la Parole, celle qui va de l'homme à l'homme (ἀνὴρ πρὸς ἄνδρα). C'était une expression émouvante à l'heure où l'homme venait de la découvrir. La Parole, celle qui va de l'homme à l'homme, s'oppose aussi à deux autres choses : à la parole, celle qui va de *l'homme à la femme*, parce qu'entre l'homme et la femme règne une « pudeur », qui empêche de véritablement parler. Eschyle voudrait-il dire que la Parole, celle qui va de la femme à l'homme, n'est pas encore parole, mais simplement le signe de l'échange érotique ? Elle s'oppose à la parole, celle qui va *du dieu à l'homme*, parce qu'entre le dieu et l'homme aucune véritable entente : la parole du dieu cache toujours des doubles sens ou un arrière-fond de sens inentendu. Ce n'est plus véritablement une parole, ce n'est qu'un signe, indicial d'un secret divin. « Le maître de l'oracle ne parle pas, ne cache pas, il fait des signes » (Héraclite).

Cela ne veut certes pas dire que le poète ni le sage soient des humanistes à la façon des modernes. Cela veut seulement dire qu'il existe une problématique de l'oracle. L'homme constitue la possibilité de son dialogue humain en protestant contre l'impossibilité de dialoguer avec les dieux. Chez Eschyle d'ailleurs, et même aussi chez Héraclite, c'est toujours le dieu qui l'emporte. L'appel à la sincérité d'homme à homme prélude dans l'*Orestie* à... un dialogue entre Oreste et Égisthe : c'est-à-dire la démarche tragique à travers le mensonge vers l'assassinat ! On a écrit qu'Eschyle avait fondé l'homme d'Occident, parce que le héros tragique prend des décisions ; mais cela est assez faux et entaché de volontarisme à la moderne. Bien au contraire, si Oreste finalement se sauve, c'est parce qu'il est resté cramponné contre vents et marées, devant le parricide et au milieu de la folie, à l'oracle qui le concerne, c'est-à-dire à son *logos au sens inentendu*. L'homme se sauve en demeurant cramponné à son oracle. Ce n'est pas une leçon négligeable !

Au troisième stade : le schéma valorise le Sens au-dessus des Dits et des Œuvres. Le Logos de l'Homme, c'est déjà le Sens de l'Homme. C'est la leçon de son histoire. L'homme est en possession d'un Sens à lui. Peut-on dire qu'il soit en possession d'une âme ? L'expression héraclitéenne, le *logos de la psyché*, est difficile à entendre, parce qu'il est douteux que psyché veuille déjà dire ce que l'homme moderne entend par son âme. Lors donc que le sage écrit : « On n'arrive jamais au bout de l'âme, tant elle a un logos profond » ou « le logos de l'âme est toujours en train de croître », il faut se garder de conclure que l'homme aurait découvert l'infini de sa propre profondeur. Psyché désignerait plutôt un feu ou un air sec et chaud, capable de s'humidifier pour devenir semence génitale dans le processus de la génération. Et dans le processus de

la mort, l'exhalaison dégagée avec la flamme du bûcher mortuaire évanouie dans l'invisible. Dans l'invisible les âmes ont un parfum ! Tous les feux des bûchers rituels ont un parfum selon les huiles dont on les arrose. Il y a plusieurs parfums, quoique toujours au fond un feu, comme il y a plusieurs noms, quoique toujours au fond un dieu. On donne le *nom* d'après le *parfum*. Tout pointe donc vers une association du *nom* et du *parfum*. La flamme du bûcher crématoire évanouie, que reste-t-il ? Un *nom* avec un *parfum*. Ce n'est pas rien. C'est tout ce qu'il y a de plus plein et de plus pur. C'est presque divin ! Si le discours de l'âme ne cesse de croître, c'est sans doute parce qu'on n'en finit pas de raconter autour du nom une histoire, emboîtée avec toutes les histoires de la parenté et de la cité. Mais la *leçon de sagesse* est ramassable dans le grain d'or du Sens.

Une autre expression héraclitéenne remarquable introduit un *pour soi* prononcé significativement, dans une formule à vrai dire difficile à interpréter : « En éteignant ses yeux, l'homme allume une lumière pour soi dans la nuit. »

Place-t-on à la façon parméniennienne le terme de l'Être devant le Sens et le Nom, on retrouve alors la formule : l'homme est un Dire plein du Sens de l'Être. On a depuis longtemps crevé les plafonds de la psychologie. Mais peut-être est-il en effet impossible de faire de la psychologie, ni d'aller un peu loin sans créer les plafonds ?

Au quatrième stade : le Logos a disparu ! Le schéma se constitue en : Pensée, Mots et Actes. Mais comme les Mots ne sont plus *rien que mots*, c'est-à-dire du vide et du bavardage, le schéma se constitue finalement en *Pensée et Actes*. Il redevient un schéma biparti. Avec ce bipartisme se constitue un dualisme sômato-psychique. Les mots de Psyché et de Sôma commencent à prendre le sens qu'ils ont toujours gardé depuis. On peut donc émettre l'hypothèse que ce dualisme se serait constitué justement par suite de l'expulsion du logos sacré. Au moins sur cette ligne d'évolution qui est la ligne d'évolution d'Héraclite à Démocrite.

On voit simultanément apparaître des articles de doctrine, que l'on pourrait qualifier superficiellement d'éthique. Ils sont réellement *structurels* d'un homme nouveau ; on peut même écrire, structurels de l'homme d'une modernité.

L'homme a le souci de *l'efficacité dans l'action* et le mépris du vain bavardage. L'homme a honte *devant soi-même*. Pour reprendre une belle expression des fragments moraux de Démocrite, il « rougit » devant soi-même et n'a pas besoin de rougir devant tout le monde. L'homme a donc réussi à s'affranchir de son *idole* dans les yeux de l'autre et de son *discours* dans la bouche du chanteur. En revanche il a acquis une conscience. Il n'a même plus besoin d'un « cœur du cosmos qui enregistre tout » ou d'un « Hadès chanteur invisible et

véridique ». L'homme existe *pour soi*. Il ne fait de privilège que pour un *ami égal à soi-même*. L'homme a donc appris à *se passer du dieu* : non point qu'il ne pense que les dieux existent, mais ces bienheureux n'entrent pas en souci de l'homme ; l'homme n'entre pas en crainte du Dieu ! Finalement l'homme tend à perdre le sens de sa parenté avec les choses du monde : justement parce que cette parenté se fondait sur le fait que le même divin sort et se montre au jour dans les *signes* du monde et dans les *dits* ou les *gestes* de l'homme. Il reste donc seul devant un monde étranger.

On ne peut pas ne pas être frappé du fait que les anthropologies de conception récente restituent des traits de l'homme archaïque. Cela se reconnaît à plusieurs traits :

*Le bris de la structure dualiste sômato-psychique* : bien sûr on ne la brise pas en inventant précisément un sômato-psychisme. Mais on assiste à des efforts faits pour penser l'homme avec d'autres catégories. Principalement avec la catégorie du *rassemblement* et de la *dispersion*, qui est bien authentiquement une catégorie de pensée archaïque. M. Heidegger a peut-être tort de traduire Logos comme un signe du rassemblement, car on manque des choses importantes en refusant de lui faire dire la Parole. Mais il a sûrement raison de penser en rassemblement et dispersion. L'antiquité grecque possédait plusieurs signes pour cette catégorie, et même des noms de dieux.

*L'effacement des frontières du moi* : la force de rassemblement, autrement dit l'Aimance, opère déjà au niveau de la vie cellulaire, et elle opère encore au niveau de la vie des masses. Qu'on ne se réfère pas seulement à la psychologie des masses de Freud, mais surtout à son retour vers Empédocle. Un autre exemple, témoin de la même tendance, serait la Noosphère dans la vision cosmique de Teilhard de Chardin. Le concept de la Noosphère est même beaucoup plus près que le concept de la masse du *Sphairos* de l'antiquité grecque.

*La location différente du moi* : ni à l'intérieur, ni à l'extérieur, mais plutôt sur une surface de séparation entre un intérieur et un extérieur. Et en fonction de défense contre des dangers sur les deux fronts.

*Le point d'appui pris sur la fonction de la parole*. Il faut préciser : ce n'est exactement ni *ma* parole, ni ce qu'on dit de moi. Plutôt une *parole de moi*, qui se constituerait entre les deux et dans un dialogue. Mais où donc est le *Chanteur invisible* ? Ou bien, par hasard, serait-ce le psychanalyste assis derrière le divan qui se chargerait d'en tenir le rôle ? Il s'est fait invisible ! Attention ! Les jeux de mots de la langue des dieux ont nommé l'invisible du nom de l'Hadès !

*Le retour à l'Autre.* Ce point aussi est ambigu. Cela peut servir à m'enchaîner à une image de moi dans les yeux de l'autre. Il faut vraiment qu'il y ait dialogue allant du cœur de l'homme au cœur de l'homme. Attention encore ! Eschyle a prévenu. De l'homme au dieu le dialogue est dangereux. De l'homme à la femme il se réduit facilement à un échange de signes érotiques. Et d'Oreste à Égisthe il marche, à travers ruse et mensonge, vers le meurtre. Il existe une tragédie de J. Joyce dans laquelle deux hommes et une femme essayent de jouer le jeu de la sincérité totale et échouent en laissant une blessure mortelle. Le dialogue analytique réussira-t-il à supprimer le dialogue tragique ?

Cette restitution est-elle un *retour de l'oublié* ? Venant du côté de la discipline analytique, elle s'explique très facilement. Les premiers penseurs de la Grèce doivent se lire *au niveau du dialogue analytique* : leurs mots ont la prégnance et la richesse d'associations des mots du préconscient. Quand l'analyse descend dans les couches profondes, c'est le registre de la cosmogonie qu'elle retrouve. Mais la restitution ne vient pas seulement du côté de la discipline analytique. Celle-ci se situe elle-même dans un mouvement plus vaste. On dirait que l'homme moderne de l'Occident européen cherche à se déstructurer, animé de l'instinct de reprendre pied sur les couches anciennes, pour se reconstruire autrement. De là l'attrait qu'exercent les premiers penseurs de la Grèce. C'était vraiment un âge où l'homme s'édifiait en balbutiant les premiers mots de la sagesse ! C'était vraiment une sagesse solidaire de l'édification de l'homme ! Si c'est un retour de l'oublié, n'est-il pas naturel qu'il se produise en exerçant un charme et une espèce de fascination ?